

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Nacer Djabi

Nacer Djabi est sociologue algérien. Il a été professeur de sociologie à l'Université d'Alger II avant d'en démissionner en 2017. Il est chercheur au Centre de recherche en économie appliquée et développement (CREAD).

Habib

25 octobre 2025, à Alger, dans le cadre du programme de recherche Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb. Aujourd'hui, j'ai le plaisir de rencontrer et d'échanger un peu avec le sociologue algérien bien connu, qui n'a pas besoin d'être présenté, mais je vais lui demander de se présenter. Monsieur Nacer Djabi, bonjour.

Nacer
Bonjour.

Habib

Merci de nous recevoir. Merci pour votre temps. C'est très important, je tenais à vous rencontrer.

Nacer
Merci beaucoup.

Habib

On parle de la production des sciences sociales, vous en êtes l'un des producteurs. Ça c'est un détail qu'on connaît, mais par contre on ne sait pas trop qui vous êtes. Alors ma première question c'est celle-là, vous êtes qui ?

Nacer
Je suis un fils de la région des Aurès. Je suis né à Batna pendant la révolution de novembre, en pleine guerre. Je suis né dans un petit village d'Oukal. C'est le côté sud des Aurès. Et comme la plupart des Algériens, mon père a été tué par l'armée française. Il a été assassiné en 1962 et on est rentrés à Alger avec ma mère et deux autres frères, comme la plupart des Algériens qui sont rentrés en masse dans les grandes villes et surtout à Alger. L'indépendance pour les familles défavorisées, rurales, les *hachohab*, a été aussi

une révolution au sens économique et social, c'est-à-dire qu'on a profité de l'indépendance, on est rentrés en ville et on y a trouvé beaucoup de choses qu'on n'avait pas dans les campagnes.

Donc je suis rentré dans un quartier populaire à Alger, très populaire, à Belcourt, c'était Mohamed I. J'ai fait des études primaires très quelconques dans ce quartier populaire avec des gens du quartier jusqu'au bac. J'ai pu décrocher mon bac en 79. Donc j'ai fait une longue période d'études primaires. C'était les premières générations qui avaient commencé à étudier sérieusement parce qu'avant, pour les générations antérieures, la période d'études primaires et moyennes était très perturbée à cause des événements d'Algérie, à cause des événements politiques. J'ai terminé et je suis rentré à l'université pour faire sociologie. Je ne sais pas pourquoi j'avais choisi de faire une licence en sociologie. Peut-être que c'était pour éviter de faire droit, parce qu'à cette période on obligeait les gens qui faisaient droit à faire un travail de 5 ans dans le cadre de l'administration publique. Et peut-être que ça reflète aussi ma conception de la vie, j'étais pour le changement, j'étais proche de la société, j'étais un enfant des couches populaires donc la sociologie, ça me disait quelque chose. J'essayais de comprendre. Pour moi, c'est une science qui s'intéresse à la société, qui pouvait m'aider à mieux comprendre ma situation.

Pour revenir à ma famille, j'avais deux autres frères qui sont morts malheureusement, l'un médecin et l'autre chauffeur de taxi. Le médecin est mort pendant le Covid en 2020. Moi, j'étais très imprégné par l'éducation de ma mère. Ma mère a préféré rester avec nous, pour s'occuper de ses trois enfants. Elle ne s'est pas remariée et elle n'a pas essayé de refaire sa vie. La différence d'âge entre ma mère et moi, c'est juste 15 ans. Elle est née en 40 et je suis né en 55, donc c'était presque une grande soeur pour moi. Et elle est restée avec nous, pour s'occuper de nous, pour nous donner une éducation. Elle a refusé par exemple le fait qu'on travaille, il ne fallait pas travailler, il fallait faire des études. Donc, relativement, on a bien réussi. J'ai un frère médecin et moi j'ai fait une licence de sociologie puis une thèse de sociologie.

En 1979 j'ai terminé ma licence, je suis parti en France à Paris 7 pour faire des études sociologiques dans un laboratoire de sociologie de travail, avec une très belle équipe de sociologues. Mais malheureusement c'était la période où il y a eu une ouverture extraordinaire de l'université ici en Algérie, ce qui fait que le ministère a fait appel à nous pour encadrer les nouveaux étudiants, qui étaient des milliers. On a eu subitement un phénomène d'élargissement, une massification de l'université, une arabisation et une ouverture sur le monde rural, le monde populaire. Moi, j'ai fait des études, par exemple, dans une promotion de 19 étudiants. Une année après, on était 120. Et l'université a changé. Elle s'est ruralisée un peu, on a eu beaucoup d'enfants du monde rural, beaucoup de filles. Donc j'ai terminé un DEA de sociologie du travail et ils nous ont demandé de faire un effort pour rentrer, ne pas terminer la thèse et en échange ils nous ont promis des bourses de petites durées pour faire des études, pour terminer la thèse. On a fait ça jusqu'en 85-86 et j'ai terminé ma thèse ici à Alger.

J'ai commencé une thèse sur les grèves ouvrières. C'était un sujet très sensible pendant cette période où la grève était considérée comme un péché, *haram*.

Habib

Haram ou interdit ?

Nacer

Interdit, surtout dans le secteur public, avec le Boumédienisme. Il disait que les travailleurs algériens n'avaient pas le droit, pourquoi feraient-ils grève ? Il a fait un grand discours où il parle des grèves ouvrières qui se sont déclenchées en Algérie en 1977, les grandes grèves des chemins de fer. Il était choqué en parlant des grèves : "Pourquoi les ouvriers algériens font grève? Ils ont tout. L'usine leur appartient. Ce sont eux qui gèrent l'usine. C'est un secteur socialiste. Ils n'ont pas de capitalistes en face, ils n'ont pas de patrons en face donc pourquoi ils font grève ?" C'était considéré comme un grand péché. Donc j'ai terminé la thèse sur les grèves ouvrières et j'ai continué sur d'autres thèmes de recherche, je suis resté un peu dans l'usine, dans le monde du travail, en faisant une recherche sur les élites syndicales en Algérie. Je me suis intéressé aussi au mouvement syndical maghrébin. J'ai fait des visites au Maroc, en Tunisie, pour avoir une approche comparative. Pourquoi ce grand mouvement syndical maghrébin n'avait pas abouti en fin de compte ? Et quelles étaient les spécificités entre les expériences tunisienne, marocaine et algérienne dans le monde syndical. Pendant cette période, j'ai vécu, on peut l'appeler comme ça, un petit dérapage du monde du travail, des thèmes de sociologie du travail vers des thèmes de sociologie politique. En commençant par m'intéresser aux élites syndicales, aux grèves, je me suis intéressé un peu plus aux questions de sociologie politique, et j'ai commencé un travail sur les élites ministérielles, j'ai fait une grande enquête sur les élections parce que c'était la période des années 90, 88, 89 où on a commencé à avoir des élections plurielles, intéressantes, avec certaines activités, avec des enjeux. Avant, je ne m'y intéressais pas beaucoup, même l'université ne s'intéressait pas aux questions des élections parce qu'il n'y avait pas d'enjeu réel. Donc, à partir de 1990, j'ai fait aussi une enquête sur les élections, "Élections, Etats et sociétés". Avant cela, j'ai fait sortir un bouquin sur les grèves ouvrières et j'ai fait un travail sur les cadres syndicaux de l'UGTA, que j'ai poursuivi après, en 2022, en 2021, sur d'autres questions liées à la question syndicale en Algérie.

Habib

On va y revenir. D'abord, si j'ai bien compris, votre maman est née en 40 et votre papa a été assassiné en 62. Donc elle avait 22 ans, c'était une jeune fille.

Nacer

Une jeune fille qui a refusé de se remarier.

Habib

Une jeune maman, une jeune fille maman.

Nacer

Qui a préféré s'occuper des trois enfants qu'elle avait.

Habib

Elle avait des revenus ? Comment elle a fait ?

Nacer

C'est la solidarité familiale. Mon père et son frère se sont mariés à deux sœurs. Donc ma mère vivait sous le même toit que sa sœur. Et il y avait aussi l'emprise de la famille maternelle, les oncles maternels. On est resté une société assez solidaire. Par exemple, bizarrement le papa était mort mais je ne me voyais pas comme pauvre. J'avais des cousins, leur père est encore vivant, mais pour dire l'importance de la maman, ma mère a joué un grand rôle pour nous sauvegarder, pour nous couvrir, pour nous aider, et c'est pour ça qu'elle a refusé tout le temps que je sorte pour travailler et cesser de faire des études. Elle a continué à nous dire qu'il fallait continuer à faire des études, le plus important c'était les études. Donc, j'ai fait un doctorat en sociologie et mon frère le plus jeune a fait médecine.

Habib

Donc elle était couverte socialement par la solidarité familiale. Elle n'a pas eu besoin d'aller chercher d'autres revenus.

Nacer

Non, non, elle n'a jamais travaillé. A ce moment-là les fils de *chahid* avaient une petite bourse donnée par l'État. On avait quelques "privilèges". C'est dans ce cadre que j'ai eu ma bourse pour faire des études en sociologie en France. Il y avait aussi la solidarité familiale. Mon oncle paternel et mes oncles maternels ont tout fait pour nous avoir près d'eux, pour ne pas nous laisser être égarés.

Habib

Une deuxième question au sociologue que vous êtes. Comment vous voyez aujourd'hui, comment le sociologue voit aujourd'hui, cette vague massive d'immigration du monde rural vers les villes au moment de l'indépendance ?

Nacer

Moi, je l'ai vécue. Je l'ai vécue parce qu'on vivait dans un quartier populaire pas loin, en plein centre d'Alger, à Belcourt. J'ai écrit beaucoup sur ça, des petits articles. Par exemple, pour démarrer de l'école, on avait une bande de jeunes élèves, des bandes qui se sont construites sur une base régionale. On se défendait, on était entrés en ville et on se défendait en tant que groupe régional. Malheureusement pour les autres qui ne savaient pas comment était organisée cette solidarité régionale, quand l'un de nous entraînait en conflit avec un élève de l'école, par exemple, on faisait appel à la solidarité et on faisait appel à d'autres élèves de notre région, ce que les autres ne savaient pas. Ils ne savaient pas qu'il y avait par exemple deux élèves dans l'école voisine, deux ici, trois là, etc., et en sortant le soir, il s'apercevaient qu'il y avait derrière les individus des groupes. Et on rentrait en conflit avec les petits élèves d'autres régions sur une base régionaliste. Le quartier Belcourt, par exemple, était connu pour être un fief de notre village de l'Oukal.

Habib

Donc en fait, le village s'est déplacé en ville.

Nacer

Il s'est déplacé en ville. Je n'ai même pas perdu l'accent de mon village. J'ai vécu depuis 61-62 à Alger, mon accent algérois n'est pas très clair, n'est pas très visible.

Habib

Mais qu'est-ce qui a fait courir les gens vers la ville ?

Nacer

La recherche d'une meilleure vie. C'est-à-dire qu'en entrant en ville, l'Algérien trouvait tout. Il y a des familles qui sont rentrées dans des appartements, ils ont trouvé même un piano, le frigidaire plein de nourriture, des Français qui ont foutu le camp à l'improviste, sous la pression des événements politiques. Il ne faut pas oublier qu'Alger, dans les années 62, jusqu'à la fin de l'année 62, vivait presque une guerre civile. Malika Rahal a très bien parlé de cette période. Elle a fait un bouquin très intéressant sur la ville d'Alger cet été 62.

On a changé carrément de vie, la femme algérienne qui est rentrée du bled, qui est venue des montagnes, d'un petit village, elle rentre et qu'est-ce qu'elle trouve ? Elle trouve l'électricité, elle n'avait pas d'électricité dans le village. Elle trouve l'eau potable. Elle trouve un appartement plus ou moins propre et bien organisé. Elle trouve l'école pas loin. Donc la ville, ce n'était pas un changement spatial seulement du village vers la ville, c'est aussi un changement qualitatif. C'est pour ça que je l'ai dit plusieurs fois, en 1962, l'année de l'indépendance, l'entrée en ville n'est pas seulement un changement d'espace, c'est un changement de condition de vie. la femme algérienne a trouvé la télévision, la télévision a commencé à s'élargir comme moyen de communication. L'école, la gratuité des soins, la gratuité de l'éducation.

Habib

Mais en 1962, quand on est habitant ou habitante d'un village isolé quelque part, comment on sait qu'il y a des opportunités à Alger ?

Nacer

C'est le va-et-vient parce que le lien régional n'est pas coupé. Par exemple, dans mon quartier de Belcourt, on avait un café maure où les gens du village s'organisaient pour se revoir chaque après-midi. Donc, toutes les informations du village venaient chez eux. Ils avaient un contact permanent, un transport. Par exemple pour envoyer un courrier, envoyer une lettre, il y avait le moyen de le faire en urgence. Parce qu'il y avait un taxi qui faisait le va-et-vient entre le village et Alger, la grande ville, presque quotidiennement. C'est la même chose pour les kabyles, pour toutes les régions. On avait des cafés et on savait que c'était le café des gens de Jijel. Il y avait les voitures, les taxis de Jijel, les taxis de Beni ... Donc les gens n'étaient pas coupés, en passant du village vers la ville, ils ne se sont pas coupés de leur origine géographique et sociale.

Habib

Et ils ont réussi à se regrouper par région.

Nacer

Par blocs. J'ai essayé de savoir pourquoi, par exemple, à Belcourt il y avait beaucoup de gens de Jijel. Et en fin de compte c'est lié à un phénomène économique aussi. On avait le grand marché des Halles, à Belcourt. On avait une domination de gens de Jijel qui travaillaient là-bas. Ils ont fait le recrutement interne pour les gens de la région et on a eu une reproduction. La même chose pour d'autres phénomènes, j'ai essayé de savoir par exemple pourquoi en 72-73

il y avait beaucoup de gens de Jijel au ministère de l'enseignement supérieur et à l'université d'Alger. Je me suis aperçu que le siège du ministère de l'enseignement supérieur était installé à Belcourt. Là où il y avait beaucoup de gens de Jijel. Et comme c'était un nouveau ministère, en 72, ils ont recruté beaucoup de secrétaires, de gens de l'administration.

Habib

Ils ont ouvert la fenêtre !

Nacer

Donc à partir de cela, on a eu une reproduction, la secrétaire qui fait venir sa voisine, la voisine qui fait venir son frère, le frère qui fait des études, qui devient directeur central. Après, en étudiant les élites politiques, comme par hasard le premier ministre de l'enseignement supérieur en Algérie était un gars de Jijel ! Mohamed Seddik, il était en dehors de ces considérations régionales, mais il se retrouvait dans un milieu à dominante Jijel, le recrutement avait été fait sur cette base et le recrutement se reproduit au niveau supérieur, au niveau des directions, au niveau de l'administration centrale.

Ben Yahia qui était un grand militant de la cause nationale, il était dans le GPRA, non, il était dans les accords d'Evian, il s'est retrouvé dans un bain régional parce que, comme par hasard, le ministère a démarré dans un quartier où il y a beaucoup de gens de chez lui.

Habib

Oui. Et qu'ils l'ont appelé par la fenêtre ! Non, mais il y a eu ce mouvement d'exode rural, on le sait, je veux dire, dans tous les pays.

Nacer

Pas comme la Tunisie, par exemple, c'est différent.

Habib

C'est venu après en Tunisie, légèrement après. Pas immédiatement au moment de l'indépendance.

Nacer

Nous on a vécu un grand mouvement de migration, d'exode rural, à partir des années 1962. Ce sont deux mondes, tu sors de ton village, il suffit de prendre un taxi, tu te trouves dans une grande ville avec tous les moyens de confort que tu n'avais pas, que tu ne pouvais pas avoir pendant des siècles.

Habib

Est-ce qu'à ce moment-là, il y avait du travail pour tout le monde ?

Nacer

Oui. Les Algériens, ça c'est important, les Algériens sont entrés en ville pour le travail, mais pour les études des enfants surtout. Ils s'intéressaient plus aux études. Pour eux, les études c'était le seul moyen de stratification sociale, d'amélioration de leur sort. Ils ont fait un grand effort pour s'ouvrir sur l'école. L'histoire de l'Algérie nous apprend qu'on a deux proximités avec l'école. Il y a la proximité sociale. Si tu es riche, tu peux entrer à l'université, dans les grandes écoles. Mais il y a une autre proximité, celle-là, elle est géographique. Et même les pauvres en profitent. C'est-à-dire que même si tu es pauvre, mais si tu es proche de l'école, tu peux profiter de l'école, tu peux profiter de l'université. Et c'est ce que les gens font en rentrant en ville et ce que les gens ont fait avant même l'indépendance, donc si tu n'as pas cette proximité sociale, si tu n'es pas riche, sois tout près de l'école, géographiquement.

Habib

Donc c'est plus une accélération du phénomène de l'exode qu'un nouveau processus.

Nacer

Oui, surtout parce que l'école a retardé à s'implanter dans le monde rural. Il a fallu attendre 1975-1976 pour voir un peu plus d'écoles, de lycées, dans les régions.

Habib

Avec la réforme agraire ?

Nacer

Non, avant. Boumédiène a fait un grand effort pour l'éducation. Lors un conseil de ministres, ils étaient en train de préparer, je crois, le budget 68-69 et le ministre de l'Économie et le ministre des Finances ont commencé à faire pression sur Boumédiène pour lui dire qu'on a trop dépensé pour les écoles et qu'on a d'autres obligations, il y a l'agriculture, il y a le travail, ils ont fait pression sur Taleb, qui était ministre de l'éducation.

Habib

Ahmed Taleb

Nacer

Ahmed Taleb, oui. Donc, Boumédiène lui a dit : "laisse-moi ça, je m'en occupe. Les deux ministres, je m'en occupe. On doit faire un grand effort pour l'éducation des enfants. Ne t'en fais pas, je supporte les coups des deux ministres qui ne sont pas d'accord avec ces choix. Et d'après les statistiques dans les années 60, 70, plus de 42% du budget de l'État partait à l'école, dans l'éducation.

Habib

C'est encore le cas ?

Nacer

Non.

Habib

Qu'est-ce qui a changé ?

Nacer

Je crois que l'école a fait le plein. Et que beaucoup de milieux, même populaires, ont profité énormément de l'école. Si on compare par exemple au Maroc, en Tunisie, en Égypte, on a eu beaucoup de phénomènes qui sont greffés un peu sur cette histoire d'école. Par exemple, la Tunisie a vécu une progression, une évolution lente et pas radicale. Ça, on peut le constater au niveau de la scolarité des filles. En Tunisie, on peut avoir, par exemple, en termes de génération, la maman qui a fait des études pour avoir un niveau primaire et la fille qui peut entrer à l'université, c'est-à-dire que la deuxième génération entre facilement à l'université. En Algérie, non. En Algérie, on a eu une coupure nette, un saut qualitatif très net. On avait une génération de mères et de pères analphabètes et subitement, à cause de cette indépendance et de ces choix concernant l'école, on a eu une génération de jeunes filles qui ont fait directement un doctorat et ça a créé beaucoup de problèmes après.

J'ai fait une étude, on peut parler après de ce phénomène, sur les conséquences de la massification de l'éducation et de son élargissement, l'éducation touche des catégories sociales très vastes en Algérie. Et c'est ça qui fait que l'Algérien moyen a vécu ce que veut dire l'indépendance. Il a donné un sens à l'indépendance. L'indépendance n'est pas restée une vision d'esprit ou théorique. C'est devenu concret, il a vécu ça concrètement. Il l'a vu à travers l'école de ses enfants, l'hôpital, le logement surtout, parce que les Algériens étaient tous ruraux. Quand ils sont arrivés en ville, ils se sont retrouvés dans des quartiers chics, dans des appartements très modernes, avec un ameublement qu'ils n'avaient jamais connu, dans des rues très propres, avec l'électricité. Tout ça, c'était nouveau pour la famille algérienne qui est une famille essentiellement rurale.

Habib

La réforme agraire a ralenti un peu ?

Nacer

Non, elle a accéléré parfois.

Habib

Donc, vous êtes en train de me dire, par rapport à la réforme agraire, que ça a même accéléré un peu ce phénomène d'exode et ainsi de suite. Ça veut dire que ça a été un échec pour vous ? Pour le sociologue, je veux dire.

Nacer

Ce qu'on appelle la révolution agraire a été une mauvaise expérience pour l'Algérie.

Habib
En quel sens ?

Nacer

Elle a détruit le monde rural, cette révolution agraire. Pour revenir à ma vie personnelle et à mon engagement, j'étais étudiant pendant cette période de révolution agraire où il y avait un grand mouvement de volontariats étudiants.

Habib
Et vous l'avez fait ?

Nacer

Non, jamais. J'étais presque contre. Je n'étais pas contre le fait qu'on donne des terrains pour les paysans pauvres sans terre mais j'étais contre ce choix de Boumédiène, qui était un choix en tant que personne, aucune personnalité, aucune institution politique n'était d'accord avec lui, mais ils ne pouvaient pas le dire. La révolution agraire, c'est un choix de Boumédiène. Toute l'équipe à côté de Boumédiène, les gens du bureau politique, du FN, les militaires, l'administration, étaient contre. Mais personne n'osait lui dire ouvertement qu'ils étaient contre ses choix politiques dans le monde agricole. Ils avaient peur de lui. C'était un choix personnel pour lui. Lui, c'est un fils de paysan pauvre et il a été traumatisé par les disparités sociales et économiques dans le monde rural pendant la période des années 30-40, où il vivait à Guelma dans l'Est algérien. Donc il en était imprégné, il était sous l'emprise de cette expérience familiale. Mais je crois qu'il l'a fait aussi pour des considérations idéologiques c'est-à-dire qu'il n'avait pas les moyens, en termes d'organisation par exemple, la production agricole en Algérie a chuté.

Habib
Pendant la réforme ?

Nacer

Par rapport au Maroc, par rapport à la Tunisie, l'Algérie a perdu sa paysannerie. On n'avait plus de paysans. La production agricole a chuté. On a bureaucraté l'agriculture algérienne.

Habib
Mais vous voulez dire que la paysannerie, les paysans, pour qui théoriquement la révolution agraire a été faite, ont perdu dans l'affaire ?

Nacer

Ils n'ont pas été assez mobilisés pour entrer dans ce jeu, dans cette affaire de révolution agraire, ils sont restés à l'écart, parce qu'on a trop bureaucraté l'agriculture. Le monde rural a été bureaucraté. On a plutôt donné un sens, donné plus de pouvoir aux bureaucrates de l'agriculture, à l'Union des paysans, au ministère de l'Agriculture, et entre temps, on a perdu en termes de production. Entre temps, les terres algériennes fertiles sont restées non travaillées. On a perdu beaucoup de terrains. L'Algérien moyen pouvait sortir toute la journée pour acheter des œufs, il n'y avait pas d'œufs. Il manquait beaucoup

de choses, il y avait des pénuries, et c'était le côté négatif. Le côté négatif de la révolution agraire explique beaucoup de choses dans la chute du programme, du projet Boumédiène. Je l'ai dit plusieurs fois à des copains, Boumédiène a bien fait de mourir en 1978-79 parce que s'il était resté quelques années de plus pour voir les conséquences de ses choix, surtout dans le domaine agricole, contrairement à l'école, contrairement un peu à l'industrie, l'industrie on pouvait rectifier le tir, mais l'agriculture algérienne a reçu un coup sévère. C'est-à-dire qu'on a perdu en termes de production. On n'avait plus de paysans. Le monde rural s'est vidé. Les connaissances de la paysannerie algérienne traditionnelle depuis des siècles ont été laminées.

Il faut voir les études qui ont été faites par des collègues, par exemple Slimane Bedrani, Daho Djerbal, les économistes qui se sont intéressés au monde du travail le disent clairement. Bien que sur la période Boumédiène il n'était pas facile de critiquer la révolution agraire. Mais après, on a vu beaucoup d'études, beaucoup de données qui nous disaient que l'Algérie avait perdu son monde rural, avait perdu sa paysannerie. Et on est tombé dans un jeu un peu folklorique. On a axé sur les transformations socio-politiques du monde rural, mais sans les mesurer concrètement, on ne les avait pas en termes de chiffres. Les Algériens quand ils partaient en Tunisie, au Maroc, ils voyaient qu'il y avait des œufs, des pastèques.

Boumédiène, en 1977, a dit une énormité. Il était à Saïda pour faire un discours. Les gens du FLN lui ont dit que les habitants de Saïda n'étaient pas d'accord, ils étaient méfiants. Il a demandé ce qui se passait. On lui a dit qu'ils n'avaient plus de beurre, les Algériens ne mangeaient plus de beurre, en 1977. Qu'est-ce qu'il a dit Boumédiène ? Celui qui veut manger du beurre, il n'a qu'à sortir du pays. Mais ça a été coupé dans le discours !

Habib

Il n'a qu'à sortir du pays ...

Nacer

Il n'a qu'à sortir du pays ! Et on a chuté en termes de production. Et c'est pour ça qu'une des causes actuelles d'un grand malaise au niveau économique et social, c'est comment refaire une paysannerie moderne. Ça commence maintenant.

Habib

C'est possible ?

Nacer

Oui, avec beaucoup de difficultés. L'Algérie a des trous extraordinaires en termes de production dans beaucoup de domaines agricoles.

Habib

L'Algérie importe encore un peu moins que la moitié de ses besoins alimentaires.

Nacer

Le paysan algérien a perdu la main.

Habib
Le savoir.

Nacer

Il a perdu la main. Il ne sait pas travailler la terre. Par rapport aux Tunisiens, par rapport aux Marocains, il a perdu beaucoup. On a perdu beaucoup. Et malheureusement, le fonctionnement du système politique a fait que personne n'osait dire non à Boumédiène. Ils ont laissé faire.

Habib
Ils n'ont pas trop aidé non plus.

Nacer

Ils se sont tus, ils ont eu peur.

Habib
Ils ne se sont pas mobilisés.

Nacer

Non, personne n'osait dire non à Boumédiène.

Habib
Vous êtes originaire par votre mère et votre père du monde rural, et vous faites sociologie et on ne vous retrouve pas sur le monde rural, on vous retrouve sur d'autres sujets. Vous savez pourquoi ou vous n'en avez pas conscience ? Vous n'avez pas participé au volontariat de la révolution agricole et après vous avez même fui la recherche sur le monde rural.

Nacer

Je n'ai jamais été attiré par le monde rural parce qu'on était aussi sous l'emprise de la mode. La mode pendant cette période des années 70-80, le discours politique dominant, disait que l'Algérie allait devenir une puissance économique à travers la révolution économique, à travers les grandes entreprises publiques, avec les grandes industries, le pétrole, la mécanique, etc. Donc, on voyait l'Algérie sous cet angle. L'Algérie était vécue sous cet angle. Le discours aussi tablait sur ça, c'est-à-dire que monde rural était un peu un monde arriéré. L'avenir, c'était le monde industriel.

Habib
À ce moment-là, à cet âge-là de jeune doctorant, vous aviez aussi ces idées-là du monde rural ?

Nacer

On a été impressionnés, façonnés par cette idéologie officielle qui disait que l'avenir de l'Algérie, c'est l'industrie. Ils ont laissé tomber tout un monde rural algérien. Ils ont laissé tomber la profondeur de l'Algérie. Jusqu'à maintenant, la profondeur de l'Algérie, c'est le monde rural, c'est l'agriculture.

Habib
Et même l'avenir.

Nacer
C'était un peu le discours officiel dominant qui disait que l'avenir c'était l'industrie, les grandes usines, les grandes industries. Et donc je me suis intéressé au monde de l'industrie, mais vu mon penchant politique et sociologique, mes origines sociales, je me suis un peu aussi intéressé au monde du travail et pas à l'organisation.

Habib
C'est le prolétariat.

Nacer
Oui, c'est le prolétariat.

Habib
Vous étiez marxiste ?

Nacer
Un peu, oui. J'étais de gauche. Je suis considéré dans le milieu universitaire, par mes étudiants, par mes collègues, comme un gars de gauche.

Habib
Jusqu'à aujourd'hui ?

Nacer
Jusqu'à maintenant, oui. Je l'espère. Ce n'est pas évident maintenant. Ce n'est pas évident ! Donc, j'étais connu par mes études sur le monde syndical, le monde du travail, sur les grèves. Ce n'était pas facile de faire des études sur les grèves ouvrières dans le secteur public, où le discours officiel de Boumédiène disait qu'il n'y avait pas de grève.

Habib
Est-ce que vous avez fait ce choix-là par engagement politique ?

Nacer
Oui. Pour moi, la sociologie, c'est aussi une question d'engagement politique. C'est une science, c'est une approche qui me permettait de concrétiser un peu mes opinions politiques. On a organisé beaucoup de grèves à l'université. On a été solidaire des Palestiniens, des Libanais qui sont venus en 1976 ici à Alger, des Tunisiens qui ont été maltraités par Bourguiba en 1975-1976. J'avais beaucoup de copains, les anciens du mouvement étudiant, qui étaient à Alger.

Habib
Moi, je ne dis rien, vous remarquez ! Je pose des questions. À quel moment vous avez basculé dans cet engagement politique ?

Nacer

Depuis toujours. Je suis fils de *chahid*, je suis fils de la Révolution, je suis un enfant de l'Aurès, je suis un enfant de Belcourt, d'un quartier populaire très politisé, c'était le fief du mouvement national algérien. C'était le fief de Messali Hadj, de Mohamed Belouizdad. Le quartier s'appelle maintenant Mohamed Belouizdad. C'est un quartier très politisé, très populaire et très proche du mouvement national. Donc pour moi, c'est tout à fait naturel que de s'engager, d'avoir des idées de gauche, d'être proche de la population, d'étudier les grèves, de faire sociologie, tout ça, c'était presque naturel pour moi.

Habib

La sociologie, telle que vous la voyez, c'est aussi un outil de lutte, d'engagement politique, de combat ?

Nacer

Oui. Malheureusement au niveau universitaire on a perdu un peu, la sur-politisation, la sur-idéologisation, a fait parfois des dégâts. On ne s'est pas intéressé aux techniques méthodologiques, aux théories, à part le marxisme. On a été un peu endoctrinés par la mouvance internationale de gauche et par ce qui se passait en Algérie, par le discours officiel, bien qu'on ait été critiques envers ce discours officiel, de gauche, de Boumédiène, parce qu'on ne le considérait pas assez de gauche. Mais on est restés sur cette lancée, c'est-à-dire que la sociologie c'est, je ne vais pas dire la révolution, mais c'est être proche des couches populaires. On a fait beaucoup d'études, par exemple, avec des copains, avec des camarades, on a été très proche du milieu ouvrier, au port d'Alger, à Rouiba. Mon troisième cycle, mon mémoire de fin de licence, c'était sur les grèves, en 1977.

Habib

Comment, sur le terrain, pratiquement, vous avez fait la recherche ?

Nacer

J'étais pris en charge, j'étais très proche du syndicalisme. J'avais beaucoup de copains syndicalistes. Il ne faut pas oublier que je vivais dans un quartier populaire. Donc, j'avais beaucoup de copains syndicalistes.

Habib

Ils savaient que vous faisiez une recherche.

Nacer

Oui, oui, j'ai assisté à des grandes assemblées générales de travailleurs en grève dans les années 79-80 à Rouiba. J'avais des relations aussi avec le ministère du Travail. Le ministère du Travail était considéré comme un ministère de gauche. Donc on avait beaucoup de copains là-bas. J'avais beaucoup de copains syndicalistes. La recherche nous a permis de rentrer dans ce milieu et d'avoir des liens. C'est pour ça que je me suis intéressé à cette question-là, ces questions ouvrières, la grève.

Habib

Vous avez procédé par enquête, par questionnaire, comment vous avez fait la recherche pratiquement ? J'aimerais bien savoir, dans le détail, quelle était cette expérience de recherche ? C'était votre première expérience. Comment ça s'est passé, pratiquement ?

Nacer

En 79, j'ai fait un mémoire de licence sur les grèves ouvrières, que j'ai continué sous forme de DEA à Paris et de troisième cycle à Alger, sur les grèves ouvrières. Mais j'avais beaucoup de données. J'ai pu récolter beaucoup de données de deux mondes différents, du ministère du Travail qui m'a aidé, du monde syndical, les syndicats, j'avais beaucoup de connaissances. Le siège du syndicat était dans mon quartier. Donc, j'avais beaucoup de données, de la bureaucratie syndicale, du ministère du Travail, mais aussi des milieux ouvriers de gauche, même clandestins, les partis politiques de gauche, les gens qui font des analyses, les militants qui ont assisté à des assemblées générales de grève.

On a essayé de combler le vide technique. On a travaillé avec des gens. C'est-à-dire que par exemple, quand je faisais des enquêtes sur les grèves, j'ai assisté à des assemblées générales pendant le ramadan, je crois, 79-80, qui ont duré des heures la nuit, des nuits, à Rouiba. Et j'avais des relations aussi, je parlais dans les quartiers populaires, et je connaissais les leaders du mouvement, les chefs de file de ces mouvements.

Habib

Et vous les avez questionnés, interrogés ?

Nacer

Oui, des entretiens.

Habib

Est-ce que vous aviez systématiquement un carnet, ce qu'on appelle un carnet de notes ?

Nacer

J'ai failli être agressé à cause de ça. Parce que j'étais pendant des assemblées générales qui étaient organisées à Rouiba, un grand complexe de mécanique où habitent des milliers de travailleurs. Ce sont des copains, des travailleurs syndicalistes qui m'ont fait rentrer pour assister à l'assemblée générale, je voulais voir comment étaient organisés la prise de parole, le discours, le vocabulaire. Donc, j'ai assisté à au moins deux ou trois soirées. J'ai pris un petit bout de papier sous forme de carnet et j'ai commencé à écrire mes remarques pendant l'Assemblée générale, la nuit. Les autres travailleurs, qui avaient peur de la police, ne savaient pas que j'étais sociologue et que je faisais une enquête et que j'étais avec un de leurs leaders. C'était très dangereux parce que dans les grands complexes mécaniques, il y a beaucoup de morceaux de fer. J'ai vu quelqu'un de loin qui a voulu m'agresser.

Habib

Et vous avez toujours gardé l'habitude de prendre des notes, vous êtes toujours un preneur de notes ?

Nacer

Oui, j'ai toujours des bouts de notes.

Habib

Vous les gardez chez vous ?

Nacer

C'est un problème pour ma femme, parce qu'elle ne voit pas l'utilité de ces notes. Elle a commencé à comprendre après, c'est-à-dire que quand je travaille chez moi, elle voit que je suis très perturbé, que j'ai beaucoup de notes en couleur, en crayon, en bleu, en noir, en rouge, sous les bouquins, à l'intérieur du bouquin. Elle me disait toujours, comment tu fais pour t'organiser ? Je lui disais qu'il ne faut surtout pas y toucher.

Donc j'ai pris cette habitude. Maintenant, en prenant une bière, je prends note. Beaucoup de bars d'Alger me connaissent. Ils savent que je prends ma bière en prenant des notes pour écrire surtout des articles de presse, parce que j'ai commencé aussi, en parallèle, à écrire dans la presse après l'ouverture de 1990. J'ai travaillé pendant une dizaine d'années à *El Khabar*, j'avais une chronique et j'ai travaillé dans beaucoup de journaux libres, ce qu'on appelle la presse libre.

Jusqu'à maintenant, j'ai une chronique dans *al-Quds al-Arabi*, parce que maintenant, ils ne me laissent plus écrire en Algérie.

Habib

***Al-Quds al-Arabi*, vous y écrivez encore maintenant. Vous avez aussi une expérience à l'université. Vous étiez prof à l'université, à partir de quand? Vous avez été recruté, j'imagine, comme assistant?**

Nacer

Assistant, en 80. J'étais plus jeune que mes étudiants. Parce que j'ai commencé à enseigner aux quatrième année, ils avaient 24-25 ans et moi j'avais juste 24 ans. J'ai commencé à travailler l'année scolaire 79-80. J'ai enseigné la sociologie à l'université d'Alger jusqu'en 2016, j'ai pris ma retraite en 2016, donc j'ai fait pratiquement 36 ans d'enseignement. J'ai enseigné un peu partout, j'ai enseigné en sociologie, surtout en sociologie à l'Institut de sociologie de l'Université d'Alger. Avec le temps j'ai eu un penchant vers des questions politiques, donc de sociologie politique sur les élites, j'ai travaillé sur les ministres, sur les syndicalistes.

Donc, je suis parti pour quelques années, deux ou trois ans, enseigner à l'école, on a créé une Ecole Supérieure de Sciences Politiques. J'ai travaillé aussi dans l'Ecole Nationale d'Administration pour former des chefs de *daira* pendant des périodes courtes, mais pendant une année et demie, deux ans. J'ai enseigné à l'École Nationale du Travail pour rester en contact avec le monde du travail à travers les syndicalistes et les inspecteurs de travail. J'ai écrit un bouquin pendant cette période sur le monde du travail .

Je suis parti en 2016 de l'Université d'Alger en faisant un papier qui a eu beaucoup d'échos. Je ne savais pas qu'il y allait avoir beaucoup d'échos sur cette lettre. J'ai fait une lettre pour dire que je quittais l'université et que pour moi l'université algérienne n'était pas réformable et qu'on était en train de perdre du temps. Et ça a été repris, je ne sais pas pourquoi, par beaucoup de journaux au niveau international, par les Américains, les Français, les Anglais.

Habib

Cette lettre, vous l'aviez envoyée à qui ?

Nacer

Je n'ai pas fait de lettre, en fait. J'ai fait un post sur Facebook, sur ma page Facebook, pour dire pourquoi je quittais l'université. Et elle a eu un écho extraordinaire.

Habib

Parce que vous auriez pu continuer ?

Nacer

Oui, parce que j'avais encore du temps. Je pouvais rester jusqu'à 70 ans. Je pouvais rester jusqu'à cette année, jusqu'en 2025. Et j'ai préféré quitter en 2016-2017. J'ai quitté pour me consacrer à la recherche, je me suis intéressé au monde arabe à travers l'expérience d'*Al-Majlis al-Arabi*, le conseil arabe des sciences sociales. Et j'ai continué de faire mon travail. Le fait de sortir de l'université ne t'empêche pas de continuer à faire ton travail de chercheur.

Habib

J'espère que non. Au contraire, ça donne plus de temps. Mais quand j'ai commencé à préparer ce travail il y a quelques semaines, j'ai regardé un peu sur internet qui sont les personnes qu'on m'a indiqué, qu'on m'a suggéré, et ainsi de suite. Et d'après ce que j'ai trouvé, vous avez démissionné de l'université.

Nacer

Ils ont mal compris. Ce n'est pas une démission, on ne démissionne pas parce que je suis fonctionnaire.

Habib

Et quand on est fonctionnaire, on n'a pas le droit de démissionner ?

Nacer

Non, c'est-à-dire que je suis enseignant, je quitte. J'ai préféré employer le terme de quitter. J'ai quitté l'université. J'ai rompu avec l'université.

Habib

Et vous avez officiellement pris votre retraite à ce moment-là. Donc vous vous êtes auto-mis à la retraite, vous avez demandé votre retraite.

Nacer

Oui, oui. Je préfère ne pas parler en termes de démission. J'ai claqué la porte en quelque sorte, en disant que cette université n'était plus réformable. Et ça a eu beaucoup d'échos. C'était à l'occasion du 19 mai, je crois, 2016. Le 19 mai, c'est la journée de la célébration de l'UMGA, l'Union des étudiants musulmans algériens, la création en 55-56 de cette organisation.

En même temps, j'ai travaillé dans le cadre d'un documentaire qui a été produit une année après sur le mouvement étudiant, sur l'histoire du mouvement étudiant. Et donc à l'occasion du 19 mai, j'ai pris la décision de dire que je quittais l'université, que je ne voulais plus rester dans cette université. Ça a produit un choc chez beaucoup de collègues, beaucoup d'étudiants. Le ministre lui-même m'a contacté pour me demander pourquoi, quel est ce responsable qui avait signé mon départ. J'ai dit que c'était mon droit, que je pouvais partir. Parce qu'en tant que fils de *chahid*, on avait le droit de rester sept ans de plus mais j'ai préféré partir, je suis sorti en 2016, ça veut dire à 60 ans. Il me restait plus de 10 ans pour sortir légalement. Mais j'ai continué à travailler le plus normalement du monde. J'ai fait mon travail de chercheur. Parce qu'en parallèle je faisais de l'enseignement, mais je faisais aussi de la recherche dans un centre de recherche étatique. C'est le CREAD, le Centre de Recherche en Économie Appliquée pour le Développement, où on a fait beaucoup de recherches avec une belle équipe de copains, de chercheurs, sociologues, comme Ali El Kenz, comme Saïd Cheikh, comme Claudine Chaulet, qui s'intéressait au monde rural.

Et on a fait beaucoup d'études, on a pris beaucoup de contacts au niveau international, avec des collègues suédois, à l'université d'Uppsala, avec des collègues d'Afrique du Sud, d'Égypte, beaucoup d'Égyptiens. On a travaillé beaucoup avec l'Égypte pendant cette période pour sortir un bouquin, on a organisé une grande rencontre internationale sur les élites, une comparaison algéro-égyptienne.

Habib

Vous vous rappelez des noms ?

Nacer

Il y avait Helmi Sha'arawi

Habib

C'était dans le cadre de Helmi Sha'arawi, le centre de Helmi Sha'arawi ?

Nacer

Le CREAD avec le centre de Helmi Sha'arawi. Samir Amin.

Habib

Il était là, Samir Amin ?

Nacer

Oui, et on avait l'anglais qui s'intéresse à l'Algérie, Hugh Roberts, qui a fait un travail sur Bennoune Mahfoud. On avait une équipe de collègues égyptiens, Mohammed Zayed. On

a fait une très belle comparaison algéro égyptienne. Abdelkader Zghal est venu avec nous.

Habib

Il y a des Tunisiens qui ont participé à ça ?

Nacer

Pour le projet, non. Mais j'ai travaillé avec Mohamed Kerrou sur un projet.

Ça, c'est intéressant dans le domaine de la recherche. J'ai été financé par des Canadiens pour faire une recherche. Je me suis intéressé en termes de mouvement social au mouvement amazigh. On a été financés par les Canadiens. C'est la première fois qu'a été faite cette recherche, une recherche qui s'intéressait de l'Égypte, de Siwa, jusqu'aux îles Canaries, au Maroc. Donc on a fait le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye et l'Égypte. Cinq pays pour faire une étude sur le monde Amazigh. les expressions, les formes d'expression, les élections, les élites, le rapport à l'État, le rapport à la société. On a sorti un très bon bouquin qui a été traduit en arabe et en français sur le mouvement amazigh.

Habib

En quelle année ?

Nacer

En 2018.

Habib

Et c'est publié chez qui ?

Nacer

Chihab.

Habib

Ici à Alger ?

Nacer

Ici à Alger, oui.

Habib

Ça a été publié par une autre maison d'édition ?

Nacer

Non, non, on a publié ici à Alger en arabe et en français, deux versions. Et pour faire l'étude tunisienne, Mohamed Kerrou a travaillé avec nous, c'est dans ce cadre. Asma Nouira et Mohamed Kerrou. Avec une équipe marocaine, une équipe libyenne et égyptienne. Les Marocains, c'est une équipe qui était installée à Meknes, dont Khaled Mouna, un jeune anthropologue très intéressant qui travaille sur la région nord du Maroc. Il travaille maintenant, il s'est spécialisé sur le kif.

Habib

Oui, oui, je connais son travail. C'est très intéressant ce qu'il fait. Est-ce que Mohamed Mahdi était avec vous ?

Nacer

Non.

Habib

Vous le connaissez, Mohamed Mahdi ? Le sociologue ruraliste, pastoraliste, non ?

Nacer

Non, non. J'ai travaillé avec Khaled Mouna, ou avec Nordin Harami

Habib

Ali El Kenz, vous avez travaillé avec lui ?

Nacer

J'ai beaucoup travaillé avec El Kenz. On a écrit ensemble, dans la maison d'édition Metbouli, sur Samir Amin. On a eu une relation très forte avec Ali, on a travaillé ensemble sur le monde ouvrier, on a travaillé sur les élites. On a travaillé sur beaucoup de choses, sur l'État au Maghreb. On a sorti un bouquin sous la direction de Samir Amin sur l'État, à l'Harmattan.

Habib

Il a laissé un héritage, une production de connaissances sur l'Algérie, El Kenz, vous pensez?

Nacer

Oui. Malheureusement, il a eu un accident, sous la pression des événements en Algérie en 93 il a quitté l'Algérie, il a très mal vécu son départ d'Algérie. Il est parti en Tunisie, après il est reparti vers Nantes et ça a mal tourné pour lui parce qu'il n'a jamais accepté le fait de quitter l'Algérie. Et je crois que c'est ça qui explique les conséquences au niveau de sa situation de santé. Il n'a pas accepté.

Habib

Ça l'a fragilisé.

Nacer

Oui, il n'a pas accepté le fait de sortir de l'Algérie. Il était très bien chez lui. Enfin, ici à Alger, malheureusement, les choses ont évolué d'une manière dramatique en 92, 93.

Habib

Vous étiez ici, vous, vous n'êtes pas sorti.

Nacer

Non, je suis resté.

Habib

Vous n'aviez pas peur ?

Nacer

Beaucoup. On a fait en sorte que, on est restés, on a vécu une vie un peu bizarre pendant cette période, on a beaucoup bu. On a énormément travaillé pendant cette période 92, 93, 94, 95.

Habib

Vous faisiez du terrain, vous sortiez, vous alliez faire des enquêtes ?

Nacer

Pas beaucoup mais j'ai continué. Par exemple, après que j'ai continué mon enquête sur les élites ministérielles pendant cette période, je me suis demandé comment ça se faisait que je faisais des enquêtes, je contactais des ministres, des chefs du gouvernement pour leur demander, pour faire un entretien de deux heures, trois heures avec eux. Et je suis arrivé à cette conclusion que la ville d'Alger, ça dépendait du quartier. Le terrorisme n'était pas aveugle comme on le disait. Donc il y avait des quartiers très, très soft.

Habib

Mais vous, en tant qu'individu, vous étiez exposé ?

Nacer

Oui, bien sûr. Je me suis remarié avec une journaliste qui était très vulnérable, en tant que métier, surtout à travers la télévision. Elle a été obligée de quitter un certain moment, puis elle est revenue. Moi, j'ai été obligé de changer ma résidence trois ou quatre fois, parce que j'habitais un quartier populaire et que ce n'était pas faisable. Et j'avais en plus une chronique avec ma photo dans un journal algérien. J'ai arrêté. Le jour où ils ont assassiné Mohamed Boudhiaf, j'ai arrêté d'écrire dans la presse avec ma photo, etc. J'ai même écrit des articles, des études sous pseudo. J'ai écrit deux ou trois articles dans *Mustaqbal al-Arabi* qui paraissait à Beyrouth, avec un pseudo que j'ai oublié maintenant. Donc, on a continué à travailler, difficilement. On avait une vie très intense. Et on a essayé surtout de combler. Les Algériens n'ont jamais bu autant.

Habib

Pardon des clichés, mais boire pour oublier, boire pour calmer sa peur, boire pourquoi ?

Nacer

On sortait, on avait la possibilité de sortir jusqu'à 11 heures du soir. Peut-être que c'était aussi une question de peur. On s'organisait, on prenait l'alibi de ces rencontres pour se retrouver. On se voyait beaucoup dans les cimetières pendant les enterrements. On a enterré beaucoup de copains, hommes et femmes.

Habib

Vous en avez perdu beaucoup ?

Nacer

Oui, on a perdu, par exemple, deux grands sociologues, Djilalli Lyabès, qui était ministre de l'Enseignement supérieur, qui était directeur du CREAD, notre directeur d'institut, et qui était un collègue à Sciences Po, ici à l'Université d'Alger. Et on a perdu aussi Mohamed Boukhobza. En plus des autres, bien sûr, il y a beaucoup de gens qu'on a perdus pendant cette période. Moi, je parle maintenant des sociologues. Mohamed Boukhobza a été assassiné le mardi ou le mercredi, et j'avais un rendez-vous avec lui le jeudi, c'est-à-dire une journée avant. Lyabès aussi, les deux assassinats Lyabès et Boukhobza, parce qu'à un certain moment, les islamistes, les groupes terroristes, se sont attaqués aux intellectuels, à des personnalités, à des figures, pour intimider les gens. Et c'est ça qui a entraîné le grand départ d'universitaires, de journalistes. C'était après ces deux assassinats, les journalistes et les intellectuels, les universitaires.

Habib

Si vous n'êtes pas parti c'est parce que vous n'avez pas eu l'occasion de partir ou parce que vous ne le vouliez pas ?

Nacer

Non, j'étais en Suède pendant cette période. J'avais pu décrocher une bourse à Uppsala, à l'université d'Uppsala en 93, 94. C'est l'année où il y a eu l'assassinat de Hasni à Oran, en 94, je crois.

Habib

Hasni ?

Nacer

Oui, Cheb Hasni, le chanteur de Raï. J'étais à Uppsala quand ils ont annoncé son assassinat. J'ai perdu ma première femme, donc je suis parti. J'ai pu décrocher une bourse pour partir à l'université d'Uppsala. Et à Uppsala il y avait, à Stockholm aussi, un centre d'études africaines. Ils m'ont donné une bourse pour trois mois, renouvelable. Ils m'ont dit que je pouvais rester, la situation n'étant pas bonne en Algérie. Mais je me suis dit, qu'est-ce que je fous là, chez les Blancs ? J'ai dit à la collègue que je devais rentrer. Elle m'a répondu qu'on m'avait payé un billet pour cette période, pour trois mois, donc je ne pouvais pas rentrer comme ça. Si je rentrais, je devais rembourser et rembourser les journées que je n'avais pas consommées ici. J'ai dit que je n'avais pas de problème, je pouvais leur rembourser le billet, mais que je devais rentrer. La collègue, on a beaucoup travaillé avec elle. Elle est connue dans le monde scandinave, elle s'est spécialisée en sciences politiques et elle connaît très bien l'Algérie. C'est madame Inga Brandell. Donc, elle a organisé une petite fête pour mon départ et elle a dit aux collègues suédois, vous savez que la Suède, c'est le pays le plus mauvais du monde. Regardez Nacer, il rentre chez lui en pleine guerre civile, il ne veut pas rester en Suède ! J'étais sorti plusieurs fois à Uppsala, à Stockholm. Qu'est-ce que je faisais là ? Je me suis posé la question. Je suis étranger, c'est-à-dire je suis dans un pays que je ne connais pas, où j'ai des problèmes.

Bien sûr, je pouvais apprendre l'anglais comme beaucoup. Je me suis dit, ce n'est pas chez moi ici, j'ai beaucoup de choses à faire chez moi. Je rentre.

Habib

Et les choses à faire étaient aussi politiques ? C'est toujours votre engagement politique ?

Nacer

C'est un engagement. Pour moi la politique, c'est un tout. C'est un engagement total. C'est-à-dire, il y avait le travail, la recherche, la famille, mes engagements dans la société, dans la politique. C'est un tout. On ne peut pas découper ça en disant que c'est l'aspect politique. Mon engagement est dû à mon enfance, à mes origines. C'est important pour moi qui suis venu d'un monde rural, pauvre, fils de *chahid*, c'est-à-dire que le papa a été assassiné en pleine guerre de libération nationale. Je le répète pour la deuxième fois, je suis issu d'un village Chaoui, des Aurès, c'est-à-dire qu'on est en plein dedans.

Habib

Pour le sociologue que vous êtes, qu'est-ce l'élite politique Algérienne ? C'est quoi ce monde-là, cette élite politique ?

Nacer

Il faut lire le bouquin que j'ai publié !

Habib

Je vais le lire, je vais même le conseiller à tout le monde ! Mais j'aimerais vous écouter là-dessus.

Nacer

Moi, j'ai fait un travail sur la base d'entretiens directs. C'est-à-dire que je me suis aperçu avec le temps que les Algériens ne se connaissent pas. Ce n'est pas comme la Tunisie, l'Algérie, c'est un vaste pays. C'est grand. C'est un pays avec une colonisation très spéciale, de peuplement, une longue période, c'est-à-dire 130 ans, et avec un espace immense. Donc en fin de compte, on s'est aperçu qu'on ne se connaît pas. Jusqu'en 98, on parlait par exemple de Chadli Bendjedid, le président de la République, en disant qu'il était dans l'armée française. Ce qui est faux. Il n'a jamais été dans l'armée française. Il a publié un démenti. Il a même essayé de prendre un avocat pour se défendre, pour aller vers la justice. Donc je me suis aperçu qu'on ne se connaît pas. On ne connaît pas nos élites. Le travail qui a été fait deux fois ou trois fois par exemple sur les élites tunisiennes, moi je me suis demandé comment faire pour un peu humaniser les élites politiques, pour faire connaître aux Algériens leurs élites, pour savoir comment on devient ministre ? Comment on devient chef de gouvernement ? Comment une femme universitaire, quelqu'un qui est à l'université, qui n'a jamais travaillé dans le domaine politique, devient ministre ? Comment, qui sont ces ministres qui sont issus de milieux différents, du rural, des villes, de l'est, de l'ouest, comment ils ont fait pour atterir au gouvernement. Et je me suis dit qu'on n'avait pas de documents, on n'avait pas de connaissances fiables. Et avec parfois des règlements de comptes à l'intérieur. Si on veut

régler des comptes quelqu'un, on dit par exemple qu'il est issu de ceci, de cela, qu'il n'est pas de cela, qu'il n'est pas issu de... Donc je me suis dit que la meilleure technique qui me permette d'avoir des connaissances fiables, c'est de nouer des contacts directs à travers un entretien, un long entretien, parfois je suis resté avec la même personne 4 heures, 5 heures, 6 heures, 2 séances, 3 séances, pour savoir qui sont les gens qui nous gouvernent. Et quelle est la place du gouvernement par rapport au parti, par rapport à l'armée ? Et je me suis dit, les Américains ont fait beaucoup de travaux la dessus, qu'au lieu de parler en termes d'élites, très vague comme ça, il fallait mieux peut-être axer sur une tranche des élites, c'est les élites ministérielles. Et j'ai fait ce travail, j'ai fait des entretiens avec plus de 150 ministres.

Habib

Ah oui. Enregistrés les entretiens ?

Nacer

Non, ils n'ont pas voulu.

Habib

Donc c'est juste oralement comme ça ?

Nacer

Avec un questionnaire, avec des questions ouvertes, des questions fermées. Et le soir, chaque soir, je reprends.

Habib

Vous ressortez le carnet, le fameux carnet.

Nacer

Oui, et je reprends.

Habib

Comment on devient ministre en Algérie ?

Nacer

Beaucoup de filières, beaucoup de filières. Parfois, pour représenter une région, pour représenter un milieu social, parce qu'on a besoin d'un kabyle qu'on a trouvé à la dernière minute, qu'on n'avait pas assez de chaoui, de kabyles. On devient ministre parce qu'on est issu d'un cursus professionnel, on est spécialiste, on est connu dans le secteur, comme gestionnaire, comme administrateur. Il y a beaucoup de filières qui expliquent, beaucoup de cursus qui expliquent comment on devient ministre. C'est à peu près la même chose, mais en Tunisie les collègues tunisiens n'ont pas fait d'études de ce genre. Par exemple, j'ai vu le travail d'un ministre algérien, le ministère de Bourguiba, vieux bouquin. Mais il a travaillé sur la base d'informations collectées par l'État. C'est très peu fiable. L'État, quand il nomme quelqu'un, il lui demande un CV. C'est lui qui dit qui il est. Ce n'est pas juste.

Habib

En termes de méthodologie, ce n'est pas fiable.

Nacer

Ce n'est pas fiable du tout. Il peut escamoter une période, il peut ne pas parler de sa région, il peut parler de sa mère sans son père. Moi, j'ai essayé de savoir même sur la base de l'entretien, axé sur les trois générations, les grands-pères, les deux grands-pères, le père et le ministre lui-même, c'est pour ça que c'est plutôt des recherches archéologiques. L'archéologie d'une élite politique. Pour voir les évolutions. Par exemple, la place des ruraux. On parle de l'État algérien, du système politique comme étant un système politique et un État populaire. Est-ce que c'est vrai ? Si on se pose la question des élites, est-ce qu'ils sont vraiment populaires ? Ce n'est pas évident. Donc, j'ai pris les ministres hommes et femmes et les chefs du gouvernement. Ça m'a pris 30 ans. En parallèle, j'ai fait autre chose, mais j'ai continué à faire des entretiens pendant 30 ans, de 1992 jusqu'à 2024.

Habib

Donc les 150 ministres, vous les avez rencontrés personnellement, interviewés personnellement.

Nacer

Oui, pendant au moins deux heures, parfois quatre, parfois six. Parfois, ils sont devenus mes amis. Beaucoup de ministres, le chef du gouvernement.

Habib

Secrètement ou publiquement ?

Nacer

Non, publiquement, on est devenus très copains.

Habib

Publiquement ? Ca ne posait pas de problème. Est-ce qu'on vous a appelé à un moment ou à un autre de l'histoire de ce pays pour vous "ministriser" ?

Nacer

Moi ?

Habib

Oui. Et est-ce que vous auriez accepté ?

Nacer

Non, non. Mon engagement fait que, ça se voit, je ne suis pas dans le discours officiel. Je ne reprends pas les thèmes du discours officiel. Je ne participe pas dans les partis. Je n'ai jamais été dans un parti politique du pouvoir. Je ne participe pas aux événements politiques officiels. J'ai décliné plusieurs propositions pour être dans ce conseil. Donc ça se voit que je ne suis pas fait pour ce poste.

Habib

Vous avez fait d'autres grandes enquêtes en tant que sociologue ? Celle des élites, juste pour rappel, vous l'avez publiée sous forme de livre ?

Nacer

Oui, au moins deux, trois livres. Le dernier en 2025. J'avais un autre en 2012 et d'autres sur un peu des questions politiques liées aux élites, "Etats, sociétés, élites", quelque chose comme ça. Mais en parallèle de ce travail sur les élites politiques, j'ai fait un grand travail sur les élites syndicales et sur le syndicalisme. J'ai fait deux, trois enquêtes dont l'une avec la fondation Ebert, avec les Allemands. Friedrich Ebert. J'ai fait une enquête. J'ai essayé de faire profiter mes étudiants pour rester un peu en contact avec les jeunes générations et faire profiter les jeunes de ce qu'on peut considérer comme connaissances et savoir-faire dans le monde du travail. Et pour qu'on ne se coupe pas comme génération, c'est-à-dire qu'on reste en contact avec les nouvelles générations. Donc, j'ai fait profiter des collègues, filles, garçons, pour faire une enquête sur le syndicalisme dans le secteur privé algérien. On a un phénomène, maintenant en Algérie 61% de l'emploi est dans le privé, contrairement à ce qu'on peut penser. L'Algérie n'est plus l'Algérie socialiste des années 70. Les gens travaillent plus dans le privé que dans le public.

Habib

Ça paye mieux ?

Nacer

Pas pour toutes les catégories. Ça dépend si on est qualifié. Mais les travailleurs, les salariés ont perdu beaucoup en termes de couverture syndicale surtout. Surtout pour les femmes. Plus d'abus maintenant. Moins de couverture syndicale, moins de couverture légale pour les travailleurs, pour les femmes travailleuses, pour les jeunes travailleurs. Donc, on a été financé par les Allemands, par la Fondation, pour faire une enquête sur le travail syndical dans le secteur privé à Alger. Et on s'est aperçus qu'on n'a plus de syndicats dans le pays. Les survivances du syndicalisme, c'est dans le secteur public. Même dans les grosses boîtes du privé, on n'a plus de syndicats. Contrairement à la Tunisie et au Maroc, par exemple.

Habib

Comment vous l'expliquez ?

Nacer

C'est toute une évolution. Le patron Algérien n'accepte pas. C'est un patron du 19e siècle, le patron Algérien, malgré les apparences modernistes, etc. C'est un chef de chantier, il n'accepte pas, pour lui l'entreprise c'est sa propriété, il le dit comme ça, je suis chez moi. Donc la conclusion était qu'on n'a plus de syndicalistes et de syndicats dans le secteur privé algérien. Et j'ai fait une autre enquête pendant une autre année sur les syndicats autonomes, pour savoir qui sont ces syndicats autonomes qui sont dans les couches moyennes surtout, surtout l'enseignement, la santé. Pour voir un peu comment le syndicalisme algérien a évolué de la grande centrale syndicale l'UGTA vers ces syndicats

autonomes. Avant de m'intéresser ou aux élites, j'ai fait des grandes enquêtes sur les grèves ouvrières aussi.

Habib

Vous avez commencé par ça. Il y a eu d'autres publications sur le monde syndical, les questions syndicales, le monde syndical ?

Nacer

J'ai fait deux grands documents. Ils sont publiés chez les Allemands, Ebert. Syndicats autonomes et syndicats dans le privé.

Habib

Mais pas en livre ?

Nacer

J'ai un bouquin publié aux éditions de l'Institut National du Travail, "l'Algérie, du monde du travail vers les mouvements sociaux".

Habib

C'est publié ici, en Algérie.

Nacer

Oui, en Algérie. A l'INT, l'Institut National du Travail.

Habib

Pour le sociologue, le professeur sociologue, quelle était votre mission? Comment vous voyez votre mission en tant que professeur, chercheur? C'était quoi votre mission?

Nacer

J'avais de bonnes relations avec les étudiants. J'étais un copain pour eux. Même avec le temps.

Habib

Garçons et filles?

Nacer

Oui. Le décalage âge commence à se faire sentir. J'ai commencé à enseigner à l'âge de 24 ans, donc j'avais le même âge à peu près que les étudiants. Mais avec le temps, le décalage commence à se sentir. Mais j'avais beaucoup de relations. Je travaille surtout avec les étudiants chez qui je trouve qu'il y a du répondant. Donc chaque année, par exemple, sur 100 étudiants, j'en choisis 4, 5, 6. Et je l'ai toujours dit, moi je considère qu'à l'université d'Alger, on peut travailler avec 15% des étudiants, d'une manière spécifique, d'une manière spéciale. On avait les 5% qui sont très intéressants, les autres 5 moyens, et les derniers 5 du 15 qui sont capables. À part ça, c'est le rebut.

Habib

Comment vous les sélectionnez ?

Nacer

C'est avec le temps. En faisant mon cours, en donnant mes références, en leur disant qu'il faut lire ceci. Parfois, je ramène de la maison mes bouquins pour leur donner. Je donne beaucoup de livres aux étudiants, j'essaie de leur donner des références, des lectures.

Habib

Vous leur demandez de faire des travaux de terrain ?

Nacer

Oui, bien sûr, bien sûr. Quand on avait les moyens avant, c'est-à-dire moyens en termes de nombre d'étudiants réduits, on faisait des enquêtes dans les grandes usines. J'avais beaucoup de relations avec le monde du travail, donc j'en ai fait profiter aux étudiants, à mes étudiants. J'envoyais mes étudiants faire des enquêtes là où j'avais des connaissances, ça marchait très bien jusqu'à un certain moment où il n'était plus possible d'envoyer 700 étudiants faire un stage.

Habib

700 étudiants ! Parce que dans l'amphi, il y avait 700 étudiants?

Si, au moment où vous avez décidé de quitter, les autorités compétentes vous avaient proposé en tant que ministre ...

Nacer

Ça a été fait, ça a été fait.

Habib

Au ministère d'éducation et d'enseignement supérieur.

Nacer

Le ministre, c'est un ami, enfin le ministre de l'enseignement supérieur m'a proposé, il m'a dit Nacer ne quitte pas, tu restes avec moi, tu travailles sur des dossier. J'ai refusé.

Habib

Non, mais si on vous avait proposé le poste de ministre, vous auriez fait quoi ? Quelle est la réforme, c'est ça ma vraie question. Quelle réforme faut-il entreprendre pour l'enseignement supérieur ?

Nacer

Je l'ai dit à deux chefs de gouvernement et à plusieurs ministres de l'enseignement supérieur. Le seul qui peut réformer l'université, c'est le chef de l'Etat.

Habib

Quelles sont les décisions à prendre ?

Nacer

C'est une décision très grave. Celui qui commence à réfléchir à réformer l'enseignement va avoir contre lui les syndicats d'étudiants, les syndicats de travailleurs et d'enseignants, l'administration de l'université, les étudiants et les familles parce que tout ce beau monde profite de la situation que l'université vit en Algérie. Et c'est pour ça que j'ai parlé avec deux chefs de gouvernement pour leur dire que le seul qui peut réformer l'université, c'est le chef d'État. S'il est un chef d'État avec de l'autorité et, comment on dirait en français ?

Habib

la légitimité de prendre des décisions.

Nacer

C'est-à-dire qu'il a une vision et qu'il est légitime, parce qu'il va rentrer en conflit avec beaucoup de monde, avec les familles, avec les étudiants, avec les syndicats, les gens organisés, les étudiants qui ne sont pas organisés. C'est un gros morceau en termes d'investissement financier, l'enseignement supérieur en Algérie. Il y a 56 universités au niveau national. Il y a presque 2 millions d'étudiants. Tous les étudiants mangent, bouffent et sont transportés gratuitement. Et on leur donne des bourses en plus.

Habib

Pourquoi ? Pourquoi tout ça? C'est pour les calmer?

Nacer

Pour éviter de poser les vrais problèmes. Et tout le monde est complice. Même les familles. C'est pour ça que j'ai parlé des familles. Bien que maintenant les couches moyennes commencent à s'intéresser à l'éducation de leurs enfants, ils sont prêts à financer, à faire un effort en termes de financement, mais la grande majorité des familles algériennes ne veut pas que les choses changent. Les syndicats non plus. On a fait un très mauvais recrutement des enseignants. Pendant des années et des années. On a donné des titres de professeurs à des collègues qui n'ont jamais écrit un article, qui n'ont produit que leur thèse pour la gestion de leur carrière. On peut devenir en Algérie professeur d'université avec une thèse non publiée et un ou deux articles.

Habib

Aujourd'hui encore ?

Nacer

Jusqu'à maintenant, oui.

Habib

Et c'est ça ce qui vous a poussé à partir ?

Nacer

Bien sûr, c'était impossible de continuer.

Habib

Vous ne vous sentiez plus en cohérence avec vous-même?

Nacer

Si je décidais de rester, j'allais subir les conséquences au niveau de ma santé mentale et physique et de mes relations. J'ai écrit beaucoup d'articles pour dire, parce qu'on commençait à parler de la violence à l'intérieur de l'université, qu'on est au démarrage, au début d'un déferlement de violence parce que les conditions s'y prêtent. Quand un enseignant enseigne dans une salle où il n'y a pas de chauffage, où il n'y a pas de craies, il n'y a pas de tables, il n'y a pas de livres, dans une université où il n'y a pas de bibliothèque, sûrement ça va influencer sur ses relations avec les étudiants. C'est-à-dire que cette violence, les mauvaises relations entre enseignants et étudiants, c'est dû aux mauvaises conditions, il faut changer les mauvaises conditions. Est-ce que c'est possible que l'État engage des fonds financiers énormes pour changer les conditions de vie d'enseignement de 2 millions d'étudiants?

Habib

Qu'est-ce qu'il faudrait faire ? En virer la moitié ?

Nacer

Ce n'est pas facile. Il faut commencer par proposer d'autres modèles de fonctionnement d'université, par s'ouvrir sur le monde extérieur. Par laisser les Algériens investir, je sais que ce n'est pas le mauvais choix. Les Égyptiens n'ont pas réussi à proposer un bon modèle d'enseignement privé chez eux. Mais il faut trouver des solutions. Il faut faire surtout avec les familles. Parce qu'on a des familles surtout des classes moyennes qui s'intéressent au sort de leurs enfants. Ils s'investissent psychologiquement, socialement, financièrement dans l'éducation de leurs enfants.

Habib

Rassurez-moi. Le sociologue de gauche, pour ne pas dire marxiste, n'est pas devenu libéral d'un seul coup ?

Nacer

Non, non. Mais il faut s'ouvrir sur le monde. Il faut commencer à travailler avec des expériences, des bonnes expériences de gestion de l'université allemande, américaine, Suédoise, pourquoi pas ?

Habib

Chinoise ?

Nacer

Je ne sais pas, je ne les connais pas, mais proposer aux Algériens un autre modèle que ce qui se fait en termes d'université publique ou l'université libérale américaine où il faut beaucoup d'argent. On peut y arriver.

Habib

Le socialisme algérien est devenu une sorte de bureaucratisme algérien ?

Nacer

Moi, je n'ai jamais été d'accord pour dire que l'Algérie était socialiste. On avait une expérience étatique, populiste, mais pas socialiste au terme qu'on connaît. On achetait un peu une paix sociale. Les Algériens ont fait une révolution nationale, ils ont eu leur indépendance. Ils voulaient goûter à cette indépendance en termes économiques et sociaux. Ils l'ont fait pendant 20 ans, 30 ans. Mais maintenant, il faut revoir ce modèle.

Habib

C'est possible ?

Nacer

Ça va être difficile. Les choix qu'on peut faire en Algérie, tous les choix vont être difficiles. Et ça va se passer à travers des déchirures.

Habib

De la violence ?

Nacer

Pas nécessairement. Je crois que, je l'ai écrit plusieurs fois, les Algériens sont moins violents que les Tunisiens, par exemple, malgré les apparences. Les Algériens sont moins idéologiques que les Tunisiens. Ils sont moins violents. Malgré l'expérience des années 90.

Habib

C'était quand même de la violence extrême dans les années 90.

Nacer

Oui, oui, oui. Mais on a importé beaucoup de violence de l'extérieur. Et la société algérienne a été manipulée pendant une période où elle s'était fragilisée, avec des mauvais choix qui ont été faits sur les élections, sur l'ouverture politique, partisane, sur les partis politiques. On a payé, on a été un grand laboratoire.

Habib

L'Algérie dans 50 ans, c'est quoi d'après vous ? Est-ce que vous l'imaginez ou pas ?

Nacer

Je pense que si ça marche, c'est un scénario positif, optimiste, l'Algérie peut devenir une force méditerranéenne en Afrique du Nord, moyenne mais rassurante. Si on arrive à régler le problème, parce que l'idée du Maghreb vit une situation de crise. C'est l'échec. Notre génération, par rapport à la génération d'avant l'indépendance, est responsable de cet échec de l'idée du Maghreb. Je ne pense pas qu'il y aura un avenir pour l'Algérie sans le Maghreb. Et le Maghreb, c'est surtout les pays proches, c'est-à-dire la Tunisie, le Maroc, la Libye, même la Mauritanie, c'est le même ensemble.

Habib

Est-ce que le Maghreb peut exister sans l'Algérie ?

Nacer

Pas du tout. Ni sans le Maroc, ni sans la Tunisie. On a vécu de mauvaises expériences les dernières années entre Algériens et Marocains et j'ai malheureusement peur que ça laisse des traces au niveau des jeunes générations. On a des générations maintenant maghrébines qui ne se connaissent pas. Après 20 ans de fermeture de frontières, c'est lamentable.

Habib

Vous êtes maghrébin d'abord ou algérien d'abord ?

Nacer

Je suis maghrébin avant d'être algérien. Ou les deux en même temps.

Habib

Vous êtes du sud ou vous êtes du monde ?

Nacer

Je suis du sud, mais au même moment, monde et sud. Parce que je ne peux pas être dans le monde comme ça si je ne prends pas racine dans le sud.

Habib

Vous voyez de quoi je parle. Je parle de l'histoire coloniale, je parle de l'histoire de domination, je parle de tout ça.

Nacer

Oui, bien sûr.

Habib

Vous êtes du Sud.

Nacer

Oui. Sud-Monde.

Habib

Oui, oui. Bien sûr. Nous, on revendique notre citoyenneté mondiale. Pas celle des dominants, mais celle des gens libres. Et est-ce que vous avez un regret, je ne parle pas de votre vie privée, je parle de votre vie publique, politique ou strictement professionnelle, est-ce que vous avez un regret, quelque chose que vous auriez aimé faire et que le contexte, les conditions n'ont pas permis.

Nacer

Améliorer mon anglais. Je n'ai pas pu le faire.

Habib

Ce n'est pas compliqué.

Nacer

C'est pour ça que j'ai un mauvais rapport avec les islamistes, parce que j'ai commencé à faire de l'anglais en 1990. Un groupe terroriste a essayé d'assassiner l'enseignante anglaise qui nous faisait des cours au British Council, donc ils ont fermé, ils sont partis. J'avais un grand intérêt pour apprendre l'anglais, malheureusement avec l'âge j'ai laissé tomber.

Habib

Vous êtes retourné dans le village de votre famille, dans votre village ?

Nacer

Oui, j'y retourne à l'occasion des fêtes, des décès. Et j'ai un contact, les gens du village viennent ici, mes oncles, les enfants de mes oncles, mes cousins.

Habib

Ils vous reconnaissent comme quelqu'un de leur ? Vous êtes du village ?

Nacer

Oui. Oui, parfois ils me demandent de me présenter pour les élections.

Habib

Et ça ne vous a jamais tenté ?

Nacer

Non, pas du tout.

Habib

Parce que vous seriez automatiquement élu, non ?

Nacer

Non, mais j'ai parlé avec beaucoup de gens à certains moments dans les années 90, j'ai dit que ce serait un échec pour moi, quelqu'un qui a vécu pendant 30 ans en ville, qui va retourner dans son village pour se présenter pour les élections. En plus, je ne suis pas très intéressé par les élections. Et j'écris ça sur des études politiques. Les gens qui retournent au village pour être élus, c'est un échec de la citoyenneté, de la ville algérienne. Parce que quelqu'un qui vit à Alger pendant 30 ans et qui n'arrive pas à avoir ses réseaux, à vivre dans cet espace, faire des connaissances, et qui doit retourner à son village qu'il a quitté, les gens ne le connaissent pas. Donc c'est un grand échec de la citoyenneté, de la socialisation en Algérie. C'est un des grands thèmes de crise en Algérie. On a un vrai problème de ville en Algérie. On n'a pas de ville. On a des grandes agglomérations comme ça où il y a beaucoup d'habitants, mais on n'a pas de villes, de mentalités de citoyens, comme la Tunisie, par exemple. Si on se compare à la Tunisie, il y a plus de citoyenneté en Tunisie qu'en Algérie.

Habib
Alger, Oran ?

Nacer
Ce sont des grandes agglomérations, mais sans âme. Peut-être que c'est plus moderne que des villes tunisiennes ou marocaines, mais l'âme n'y est pas.

Habib
C'est fort ce que vous me dites.

Nacer
Oui, c'est ça. Un des grands problèmes en Algérie, c'est ça, le rôle de la ville des élites et de l'espace urbain et de la vie citadine. On n'a pas tout ça, on n'en a pas.

Habib
Vous lisez beaucoup ?

Nacer
Oui.

Habib
Qu'est-ce que vous lisiez en ce moment ?

Nacer
J'ai acheté deux livres de Keramane, Abdelhafedh et son frère, des anciens ministres, PDG de Sonalgez, qui ont eu une malheureuse situation, une expérience. Ils sont allés en prison avec l'histoire de Khalifa. C'est une expérience familiale. Des gens bien. Moi, je lis plusieurs livres en même temps. Donc, je lis les deux Keramane. L'un sur le mouvement étudiant et l'autre, sur son expérience dans le domaine industriel, comment il est devenu ministre, comment il était en prison, l'expérience de prison, c'est-à-dire l'acharnement, à un certain moment, contre les cadres que l'Algérie a produit.

Habib
Juste une toute dernière question mais que je pose à tout le monde parce que l'actualité m'obsède par rapport à ça, pour le sociologue et pour le citoyen, pour les deux, pour l'homme et pour le sociologue. Gaza, c'est quoi ?

Nacer
C'est un drame. C'est l'échec de l'humanité, en quelque sorte. C'est un drame. Je n'ai jamais pensé qu'on arrive un certain moment à vivre les scènes qu'on a vécues à Gaza. C'est-à-dire qu'on a vu une tuerie générale, en direct, dans un monde où la télévision et l'image dominant, sans qu'on puisse faire quoi que ce soit. C'est dramatique et on est tous complices, je n'ai pas écrit beaucoup sur Gaza, je l'ai dit. On est tous complices.

Habib

Dans quel sens ?

Nacer

On n'a pas bougé. Et je l'ai dit plusieurs fois. Je me rappelle ce jeune militaire américain, qui est allé devant le ministère et qui s'est immolé, au début des événements de Gaza, en disant qu'il ne permettrait pas ce massacre en son nom. Il n'était pas responsable, lui. Et voir les populations, ce manque de liberté, tout un peuple qui est tué quotidiennement, assassiné. C'est un moment important pour l'histoire de toute l'humanité, pas seulement du peuple palestinien. C'est l'humanité qui vit une crise réelle.

Habib

J'ai forcément oublié mille questions. Mais voilà, je ne peux pas vous prendre beaucoup plus de temps. Merci infiniment.

Nacer

Bon courage. Bon courage pour le projet.

Habib

Merci. Merci infiniment.